

Je me suis interrogé sur le sens de cette persistance opiniâtre de la passion mathématique dans ma vie. Quand je la suis, elle n'emplit pas vraiment ma vie. Elle donne des joies, et elle donne des satisfactions, mais elle n'est pas de nature par elle-même à donner un véritable épanouissement, une plénitude. Comme toute activité purement intellectuelle, l'activité mathématique intense et de longue haleine a un effet plutôt **abrutissant**. Je le constate chez autrui, et surtout chez moi-même chaque fois que je m'y adonne à nouveau. Cette activité est si fragmentaire, elle ne met en oeuvre qu'une partie si infime de nos facultés d'intuition, de sensibilité, que celles-ci s'émoussent à force de ne pas servir. Pendant longtemps je ne m'en étais pas rendu compte, et visiblement la plupart de mes collègues ne s'en rendent pas plus compte que moi dans le temps. C'est depuis que je médite seulement, il me semble, que je suis devenu attentif à cette chose-là. Pour peu qu'on y prête attention, elle crève les yeux - **les maths à grosses doses épaissit**. Même après la méditation d'il y a deux ans et demi, où la passion mathématique a été reconnue comme une passion en effet, comme une chose importante dans ma vie - quand maintenant je me donne à cette passion, il reste une réserve, une réticence, ce n'est pas un don total. Je sais qu'un soi-disant "don total" serait en fait une sorte d'abdication, ce serait suivre une inertie, ce serait une fuite, non un don.

Il n'y a aucune telle réserve en moi pour la méditation. Quand je m'y donne, je m'y donne totalement, il n'y a trace de division dans ce don. Je sais qu'en me donnant, je suis en accord complet avec moi-même et avec le monde - je suis fidèle à ma nature, "je suis le Tao". Ce don-là est bienfaisant à moi-même et à tous. Il m'ouvre à moi-même comme à autrui, en dénouant avec amour ce qui en moi reste noué.

La méditation m'ouvre sur autrui, elle a pouvoir de dénouer ma relation à lui, alors même que l'autre resterait noué. Mais il est très rare que se présente l'occasion de communiquer avec autrui si peu que ce soit au sujet du travail de méditation, de telle ou telle chose que ce travail m'a fait connaître. Ce n'est nullement parce qu'il s'agirait de choses "trop personnelles". Pour prendre une image imparfaite, je ne peux communiquer sur des maths qui m'intéressent à un moment donné, qu'avec un mathématicien qui dispose du bagage indispensable, et qui au même moment est disposé à s'y intéresser également. Il arrive que pendant des années je sois fasciné par telles choses mathématiques, sans rencontrer (ni même chercher à rencontrer) d'autre mathématicien avec qui communiquer à leur sujet. Mais je sais bien que si j'en cherchais, j'en trouverais, et que même si je n'en trouvais pas, ce serait simple question de chance ou de conjoncture ; que les choses qui m'intéressent ne pourront manquer d'intéresser quelqu'un et même quelques-uns, que ce soit dans dix ans ou dans cent ans peu importe au fond. C'est cela qui donne un sens à mon travail, même si celui-ci se fait dans la solitude. S'il n'y avait d'autres mathématiciens au monde et qu'il ne doive plus y en avoir, je ne crois pas que faire des maths garderait un sens pour moi - et je soupçonne qu'il n'en va pas autrement pour tout autre mathématicien, ou tout autre "chercheur" en quoi que ce soit. Cela rejoint la constatation faite précédemment, que pour moi "l'inconnu mathématique" est ce que personne encore ne connaît - c'est une chose qui ne dépend pas de ma seule personne, mais d'une réalité collective. **La mathématique est une aventure collective**, se poursuivant depuis des millénaires.

Dans le cas de la méditation, pour communiquer à son sujet, la question d'un "bagage" ne se pose pas ; pas au point où j'en suis tout au moins, et je doute qu'elle se posera jamais. La seule question est celle d'un intérêt en autrui, qui réponde à l'intérêt qui est en moi. Il s'agit donc d'une curiosité vis-à-vis de ce qui ce passe réellement en soi-même et en autrui, au-delà des façades de rigueur, qui ne cachent pas grand-chose du moment qu'on est vraiment intéressé à voir ce qu'elles recouvrent. Mais j'ai appris que les moments où dans une personne apparaît un tel intérêt, les "moments de vérité", sont rares et fugitifs. Il n'est pas rare, bien sûr, de rencontrer des personnes qui "s'intéressent à la psychologie", comme on dit, qui ont lu du Freud et du Jung et bien d'autres, et qui ne demandent pas mieux que d'avoir des "discussions intéressantes". Ils ont ce